

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 4

Artikel: Hindenbourg
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rait faire honneur. Il sait évidemment causer comme on cause chez nous entre gens qui se connaissent, mais il ambitionne mieux. Sans vouloir devenir un Démosthène, il tient à pouvoir débiter des discours dans le vrai sens du mot, de ces discours qui émeuvent, qui mettent de l'ordre dans les idées des auditeurs et qui entraînent l'opinion comme la pente entraîne l'eau.

D'ailleurs, à notre époque, ce n'est plus comme autrefois, au temps où l'on avait les loisirs de réfléchir et où il suffisait d'un simple « oui, c'est comme ça » pour affirmer quelque chose, ou de répondre « non » sans grandes ambages, aux fins de faire savoir qu'on professait une opinion divergente. Aujourd'hui, on est babilard et on a la tendance de se perdre en de longues explications au bout desquelles chacun croit devoir développer sa petite théorie. C'est ainsi

que Pompon a constaté qu'aux assemblées administratives des « Jeunes Patriotes », dont il fait partie, le nombre des « orateurs » va sans cesse en augmentant. Même pour des bagatelles parfaitement insignifiantes et qui se régleraient bien mieux sans grand palabre on demande la parole et l'on s'essaie à débiter des discours plus ou moins décousus; puis, les réponses reçues sont analysées et critiquées par de nouveaux discours trop souvent inspirés d'un réel mépris du sens commun. Dans ces cas-là, il est évident que l'orateur ne discute que pour souligner sa présence et son importance. Lors de soirées choucroutes ou d'autres agapes amicales, c'est encore bien pire. Chacun veut y aller de son « speech » et se croit obligé de prendre toute l'assemblée à témoin de ce qui lui éclaircit ou trouble la vue, de ce qui lui amène la salive sous la langue ou encore lui ré-

jouit l'estomac. Un jour même, il se produisit à un banquet, où la digestion fut particulièrement laborieuse et auquel assistait Alexis Pompon, que sur dix-huit participants quinze prirent publiquement la parole. L'un salua les trois dames présentes, un autre envoya l'hommage ému de l'assemblée unanime aux dames absentes, un troisième célébra l'amitié et le bon vin qu'il compara au mazout, ce liquide réchauffant quand il entre en combustion, un quatrième parla de la crise économique en affirmant qu'il fait bon l'oublier en banquetant, un cinquième remercia très sincèrement les organisateurs de la réunion et recommanda de récidiver prochainement, un sixième chanta une romance aussi longue que le psaume 119, tandis que les neuf autres orateurs ne firent que répéter ce que les précédents avaient déjà proclamé plus ou moins solennellement à la face du monde. Aussi, ce fut un banquet qui dura jusqu'à une heure de la nuit et qui remplit de joie et de gloire au moins quinze des participants, tout comme s'ils avaient sauvé la patrie.

Alexis Pompon, avec son gros bon sens, trouvait exagérée et ridicule cette épidémie oratoire qui contaminait tout le pays; mais que faire devant ce flot de paroles superflues, quand on ne se sent pas plus bête que les autres? Il est vrai que dans l'intervalle, je veux dire depuis son élection à la municipalité, Alexis s'était jeté courageusement dans la mêlée et avait hurlé avec les loups, en se souvenant que c'est en forgeant que l'on devient forgeron. De cette manière, il réussit à acquérir le toupet nécessaire à un bon orateur; puis, en multipliant ses observations, il finit par découvrir le biais permettant de présenter ses idées assez judicieusement. De cette façon, il se trouve armé pour les honneurs rêvés et il attend maintenant de pied ferme l'heure où ses concitoyens viendront le presser d'accepter une présidence, une candidature, un nouveau siège à Cossonens, son domicile, ou à Lausanne.

Mais, les idées, ce n'est pas tout, se disait-il également, ce sont les hommes qu'il faut savoir faire manœuvrer.

A force de réfléchir, il résolut finalement de procéder à l'avenir de la sorte: Aux soirées choucroutes et autres agapes amicales, il ne ferait de discours que pour vanter un peu tout le monde, sans oublier les plus gros imbéciles, c'est-à-dire ceux qui aiment à être remarqués et loués, car ce sont généralement des gens qu'il ne fait pas bon avoir contre soi. Aux assemblées politiques et administratives, il se cantonnerait en une prudente réserve et ne prendrait la parole qu'à bon escient et jamais à rebrousse-poil, donc en évitant de faire des personnalités et de blesser des esprits ombrageux. Lorsque, par exemple, il se verrait contraint de critiquer des propositions, il relèverait au préalable les avantages des projets présentés, afin de pouvoir ensuite être d'autant plus libre d'en dévoiler les défauts, car s'avouait-il, c'est souvent désarmer un adversaire que de lui permettre de récolter tout d'abord quelques appréciations élogieuses.

Et comme sa femme, à qui Pompon faisait part de ses réflexions, ne saisissait pas bien le but de sa savante tactique, il lui répondit ceci:

— Tu connais l'ancienne fable du corbeau et du renard? Eh bien! il n'y a rien qui rapporte autant que de vanter ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes. Quand on sait s'y prendre, il y a toujours, aujourd'hui comme au temps du fabuliste, un fromage à recueillir.

Aimé Schabzigre.

HINDENBOURG

OMME le président du Reich vient d'entrer dans sa 86^e année, ces anecdotes acquièrent une certaine saveur... d'actualité.

On sait qu'Hindenburg fit toute sa carrière dans le métier des armes. Alors qu'il était encore simple colonel — voici de cela bien des années — il avait, comme tous les colonels, sa marotte.

Cette marotte, c'était qu'il fallait apprendre aux soldats la notion exacte du temps.

RAMBERT INEDIT

UN de nos amis, que nous remercions, a bien voulu nous confier la plaquette dont ci-dessous nous reproduisons le texte. Elle est d'Eugène Rambert et se vendait à l'occasion de la vente des 7 et 8 mai 1873 en faveur de la restauration de la Cathédrale de Lausanne.

On sait qu'à cette époque le clocher oriental de cette cathédrale — la Flèche — menaçait ruine. Plusieurs expertises avaient signalé le danger et réclamé l'urgence de travaux devenus indispensables. Le célèbre architecte et archéologue Viollet-le-Duc, qui avait déjà restauré Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Laon et le château de Pierrefonds, avait préparé un plan et les travaux avançaient sous la direction de l'architecte Assinare.

Mais les fonds manquaient. L'Etat, en 1872 et 1873, était mis fortement à contribution par la construction de l'Asile de Cery, par celle de l'Hôpital au Champ-de-l'Air, par les demandes de subventions à divers chemins de fer, le Lausanne-Echallens, en particulier, sans compter la Broye et Ballens. L'Académie attendait son tour également. Le pays ne resta pas en arrière. Les

citoyens, les enfants des écoles, les sociétés de musique qui organisèrent des concerts, tous voulurent apporter leur pite. Une vente fut organisée et Eugène Rambert fit intervenir sa muse. Nous lui laissons la parole.



LA CATHEDRALE DE LAUSANNE

De notre vieille église
On dit que le vieux coq
Ne soutient plus le choc
Des fureurs de la bise.
La flèche se lézarde
Et commence à pencher,
Elle va trébucher
Si nous n'y prenons garde.
L'Etat, qui la possède
Et veut la restaurer,
Ne peut que désirer
Que l'on vienne à son aide.
Car il a tant à faire,
Ce cher et digne Etat,
Qu'il n'est guère en état
De tenter seul l'affaire.
Les gens sont trop avides;
Ils jettent sans façon
Chacun leur hameçon
Dedans ses coffres vides.
Chaque syndic mendie
Quelque chemin de fer
Et fait un bruit d'enfer
Quand on le congédie.
On fait large courroie
Un jour pour Echallens,
Un autre pour Ballens,
Sans parler de la Broie.
A ce remu' ménage
S'ajoute un cas nouveau:
Notre canton de Vaud
Tout entier déménage.
Les fous, race bouffonne,
S'en vont, tout guillerets,
Paître dans les gubèts
Qu'arrose la Chambrière;
Car l'Etat, qui les aime,
Leur a fait à Cery

Un domaine fleuri,
Tout comme pour lui-même.
Puis viennent d'un pas triste
Les malades sensés,
Pansés ou non pansés,
Qu'on porte ou qu'on assiste;
Ils vont en long cortège
Respirer le grand air
Qu'on trouve au Champ-de-l'Air...
Le bon Dieu les protège!
Puis c'est l'Académie
Qu'un oracle fatal
Envoie à l'hôpital
Guérir de l'anémie...
Bon Dieu! quelle avalanche
De soucis, de tracas!
Aussi nos magistrats
En passent la nuit blanche.
Cependant la rafale
Fait entendre sa voix,
Et fatigue les toits
De notre cathédrale.
Déjà les architectes
Disent le cas urgent.
Pour avoir de l'argent
Férons-nous des collectes?
Le mieux est une vente...
Un peu de vanité
Fait de la charité
Chose moins décevante.
On donne en compagnie
Plus libéralement;
On a publiquement
La bourse mieux garnie.
Puis, en fait de réclames,
On sait que rien ne vaut,
Pour monter au cerveau,
Le sourire des dames.

Acheteurs, acheteuses,
Payez sans ravauder,
Bouder, ni clabauder,
La grâce des vendeuses.
Tenez pour véritable
Qu'on n'est jamais volé
Quand on est enjôlé
Par un sourire aimable.
Et si, par infortune,
Vous vous mettiez à sec
Jusqu'au dernier copeck,
N'en gardez point rancune.
Un sacrifice est juste;
Il s'agit de prouver
Que nous voulons sauver
Un héritage auguste.
Car cette basilique,
Chère au pays romain,
La reine du Léman,
Est un chef-d'œuvre unique.
Ces colonnes légères,
Ce clocher gracieux
Entretiennent les cieux
De la foi de nos pères.
Si par notre incurie
Un jour ils s'effondraient,
Nos enfants rougiraient
D'avouer leur patrie.
Venez donc, bonnes âmes!
Il nous faut des chalands...
Messieurs, soyez galants;
Vendez bon prix, Mesdames.
La Suisse vous contemple,
Achetez, achetez!...
Au bon Dieu vous prêtez
En donnant pour son temple.

Eugène Rambert.

Un jour qu'il traversait la plaine d'exercice où évoluait son régiment, il avisa un troupière qui lui semblait particulièrement niais.

— Voyons, lui dit-il, pourras-tu, à partir de l'instant où nous sommes, mesurer l'espace de dix minutes ?

— Heu ! heu ! je vais essayer, mon colonel, répondit le soldat.

Et pendant qu'Hindenburg surveillait sa montre, l'homme, au garde à vous, fixait obstinément l'horizon.

A la dixième minute exactement le soldat lève le bras pour faire un grand salut militaire :

— Ça y est, mon colonel, dit-il, les dix minutes sont passées.

On juge de l'émerveillement du colonel qui congratula chaudement le troupière et lui accorda une permission extraordinaire.

Pour le sergent toutefois l'affaire restait mystérieuse, car il ne pouvait comprendre que ce rustre était doublé d'un tel flair. Le soldat finit par lui donner le fin mot de l'histoire.

— C'est très simple, lui dit-il, je regardais là-bas l'horloge de la cathédrale.

La semaine tragique de Bâle. — « L'Illustré » du 25 janvier contient une série de photographies se rapportant à l'incroyable tragédie de Bâle. Voir en outre : les lettres romandes, nos bûcherons, clinique pour chiens, le film « Conquerors », la mode, les courses de Château-d'Oex, paysages de chez nous, actualités, etc.



LA CHANSON DE MADELINE 4

D'ailleurs, l'enfant était si douce que sa tante fut rassurée à demi, et peut-être légèrement déçue, comme devant du travail tout fait. Certes, elle n'eût pas redouté d'avoir une âme bien noire à décrocher vigoureusement. Mais si Madeline n'avait pas de vices, elle ne savait rien, et sa voix d'or la rendait vaine : on aurait à ramener cette Cendrillon, qui faisait la princesse dans le jardin du voisin, au foyer obscur des vertus dédaignées. De ce petit être brillant, sonore et vide qui s'en allait chantant sur les grands chemins du monde, on allait faire une honnête femme, qui s'assied dans la cendre, surveille le pot-au-feu, s'efface et doit se taire. D'une âme d'oiseau elle allait faire une âme domestique, en lui imprimant la marque des salustaires mortifications.

Oh ! la besogne ne manquait pas ! Mlle Véronique, qui n'avait pas de bonne, partagea avec sa fille adoptive, logis, miche et travail, sauf à le proportionner aux faibles forces de l'enfant. Elle lui réserva sa plus jolie chambre, avec fenêtre au midi et fenêtre à l'aurore ; mais, pour la capitonner avec une diligence d'hirondelle, pour rajouir, aménager, éclairer, aérer un maussade logis de vieille fille, ce fut tout un remue-ménage auquel durent se plier de blanches petites menottes, qui jusque là ne s'étaient promenées que sur l'ivoire des claviers et des dentelles de théâtre. Dès les premiers jours, nous surprîmes ainsi la tante et la nièce dans un indescriptible tohu-bohu : meubles poussés contre les portes, chaises en l'air, carrelages inondés ; ici, l'acre odeur du chlore, là, les fades relents de la poussière soulevée... Dans ce nuage, deux ombres s'agitaient, brandissant des têtes de loup à la poursuite des araignées. Un continu ronronnement de prêche courait à travers les pièces bouleversées, en s'enveloppant du bruit fourré de la brosse et du plumeau.

— Déjà ! fit mon père en ouvrant la porte d'entrée. Laissez-la arriver...

Mlle Véronique, les poings sur les hanches, lui répondit du sein de son nuage :

— Vous voilà bien, vous autres messieurs, vous voilà bien ! Vous exigez que tout soit propre chez vous, et ne pouvez souffrir qu'on approprie. Il s'agit d'installer ma petite chez sa pauvre vieille tante, qui n'avait pas prévu qu'elle aurait un jour de la famille. Et il faut la plier aux ha-

bitudes d'ordre. A vous, monsieur son tuteur, tout l'honneur et tout le plaisir : Monsieur Périer par ci, mon petit tuteur par là... Et des bouquets, et des couplets à votre jour de fête. A moi, pauvre vieille, tout le tourment.

Elle exagérait un peu, un sourire de bonheur se faisait jour à travers ses plaintes et toute la poussière. Mais il était écrit que la venue de l'enfant blonde soulèverait mille éclats dans nos maisons endormies, où deux génies également bienveillants, mais inégalement aimables, se disputaient une jeune destinée.

Mon père, en effet, venait d'être nommé le tuteur de l'orpheline : hélas, la gestion de ses biens n'eût pas exigé un quant de comptable. Ce qu'elle retirait de plus clair de l'héritage maternel, c'était son souffle de cigale. Toutefois, elle n'était pas absolument sans ressources. Il restait quelques débris des propriétés que sa mère, en quittant le village, avait laissées aux mains d'un fermier qui ruinait le fonds et volait le revenu. Aussi, à l'échéance du bail, mon père refusa-t-il de le renouveler ; il prit le bien à son propre compte, en l'adjoignant à son exploitation agricole, contre une large location qui servirait à élever la petite.

— Heu ! heu ! il n'y a pas gras... lui dit-il. Quand j'aurai bonifié ta pauvre terre, tu auras là de quoi vivre tout juste, tout juste. Enfin, ma fille, nous nous arrangerons toujours. Et puis, tu apprendras à gagner ta vie. Comme disait mon père, l'ouvrage ne se fait pas avec des gants blancs.

C'est ainsi que, pour veiller sur l'enfant, il y eut force conciliabules, un va-et-vient continu entre nos deux maisons voisines. Madeline accompagnait sa tante, qui venait passer chez nous les longues veillées d'hiver. A sa première réapparition sous notre lampe familiale, j'ouvris de grands yeux, me refusant à la reconnaître. Oh ! ses rubans, ses bottines mordorées, adieu ! Le savetier du village avait emprisonné dans des souliers carrés les pieds de ma Cendrillon, et le chapeau de fleurs ne se lèverait plus sur ma vie. J'étais moins étonné de la princesse de Bohême tout en blanc et tout en or que de la pauvre assistée, sautillant, boitillant dans des sabots qui s'embarraissaient dans un long tablier de cuisine. Sa taille svelte s'engouffrait dans des paquets de gros lainages. Je portais surtout le deuil de ses cheveux blonds, hier encore tombant sur ses épaules en cascade où se joue un rayon de soleil, aujourd'hui tordus en un tour de main, d'une main rude, attachés par un cordon noir qu'on eût pris pour un lacet de soulier. Le tout s'engouffrait sous un capuchon de Mlle Véronique, épais comme un bonnet d'Esquimau !

Il est vrai que le froid était terrible, et toute cette confortable laideur témoignait d'une sollicitude qui n'avait cure de grâce et de beauté. Notre voisine restait suffoquée de ce qu'elle avait trouvé, ou plutôt n'avait pas trouvé dans la malle de la voyageuse.

— Si l'on peut !... Cette pauvre petite !... Rien que des affiquets, Madame Périer, des fanfreluques, des tas de mouseline ! Et quelle mouseline ! Regardez-moi ça !

De ses rudes mains rouges, la vieille fille étalait d'exquises broderies.

— Des toiles d'araignée, Madame Périer ! On n'en pourrait pas même tirer des enveloppes pour cataplasmes !

IV

Ce fut un vaste chambardement : rubans, bibelots, jolis riens, faux bijoux étincelants, couronnes en carton doré, papier criblé de musique, tout vint s'engouffrer en des mains iconoclastes, pour en sortir flétri et déchiré. Splendeurs ci-devant, maintenant lamentables guenilles ! Certaines choses furent mises sous clef, en quarantaine, pour se voir l'objet d'une longue et minutieuse inquisition ; le reste, dénoncé d'emblée comme immoral, s'en alla tout de suite en fumée. Gravement, Madeline assista à l'autodafé, que l'exécuteur accompagnait d'affectueuses homélies, lui jurant sur la tête de sa mère que par la vertu purifiante des flammes elle délivrerait le monde d'une peste publique. « Oui, ma tante ;

oui, ma tante, » répondait tout le temps la tranquille fillette, en retirant du bout du pied, du bûcher, où elles débordaient de toutes parts, maintes reliques à demi consumées, qu'elle alla cacher dans tous les coins. Plus d'une fois, en soulevant une pierre dans son jardin, où j'allais jouer avec elle, je vis briller au fond d'un trou des merveilles inconnues, dont je n'aurais pas même su dire le nom. Une voix sévère m'ordonnait de ne rien savoir, de détourner vite les yeux. Ces lieux profonds étaient frappés de tabou, un regard profane n'osait pas y descendre.

Ce qui exaspérait Mlle Véronique, c'est que la marraine de Madeline, l'amie de sa mère qui venait quelquefois la voir de Lausanne, lui apportait tout un arrière de l'héritage maternel ; d'or, néant, mais de la dorure, en veux-tu, en voilà : vaines images, papier noirci, masques de carnaval ou dentelles en papier, bref, du vent, du rêve, de quoi monter toute une foire aux vanités.

Ainsi, le premier dimanche qui suivit l'arrivée de Madeline, nous étions allés, elle et moi, sous la conduite de mon père, au devant de sa marraine, jusqu'à la gare d'Echallens. La dame de Lausanne tenait à la main une cassette en bois de rose incrustée de chimères de nacre à la langue trifurquée, toutes hérissées de griffes et de formidables penes, leur queue de dragon enroulée en spirale.

Madeline poussa un cri de joie, et, d'une main pieuse, entr'ouvrit la cassette.

Je m'étais approché.

— Non ! me dit-elle en la refermant précipitamment.

Je dus lui jurer — « Croix de bois, croix de fer... Si je mens, je vais en enfer, » — que je ne révélerais à âme qui vive ce que j'avais vu.

— Mais je n'ai rien vu.

— Jure !

— Laisse-moi voir.

— Jure !

Il me fallut prêter le serment terrible, et solennellement cracher sur le quai de la gare.

— Surtout pas à ma tante ! Surtout pas à ma tante ! ajouta mon amie en proie à une terreur folle.

Et elle ensevelit le coffret hermétique au plus profond de ses lainages.

(A suivre.) Samuel Cornut.

La Patrie Suisse. — Les attentats de Bâle, les épisodes tragiques qui ont marqué la poursuite des bandits, ont suscité dans notre pays une émotion d'autant plus vive que ces événements sont heureusement fort rares chez nous. On trouvera, dans la « Patrie Suisse » du 27 janvier, de nombreuses vues des lieux des attentats, des battues organisées par la police. D'autres actualités offrent aussi un grand intérêt : le concours romand de ski, à Leysin, l'inauguration du nouveau tremplin de la Combe Girard, près du Looche, le 70e anniversaire de l'office météorologique suisse de Zurich, les matches de foot-ball, etc. Pour le fond : un reportage de Jean Rumilly sur Gêrone, ville d'ombre et de lumière, une nouvelle inédite de l'écrivain neuchâtelois J. P. Zimmermann, une page sur les superstitions, des causeries, etc.

Orthographe logique. — Une petite fille avait à écrire dans une dictée les mots « pain de sucre », qu'elle orthographia « pin de sucre ». La maîtresse lui demanda :

— Pourquoi pin, P. I. N. ?

— On dit sucre de pomme et pomme de pin !...

Nous conseillons à cette enfant de manger le sucre, mais pas sous forme de « pin » !

Librairie Ch. BONNARD, Editeur
14, Rue Haldimand, LAUSANNE

Urbain OLIVIER
Nouvelle édition — Broché, fr. 3.50. Relié, fr. 5.—
Parus : L'Orphelin, idylle villageoise. Broché.
Ferdine ou La Pension Collet. Broché.
Le Manoir du Vieux Clos. Broché.
En vente dans toutes les librairies.

Non seulement.....

l'apéritif „DIABLERETS” est agréable et sain, mais il maintient la puissance de l'Homme à un âge avancé.

Pour la rédaction : J. Bron, 61d.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.